



Vol. 1 No 1 – novembre 2024

ISSN :

EISSN :

p. 19 – 30

## Hazdayth

Sur Terre, un palmier

## Hazdayth

On Earth, A Palm Tree

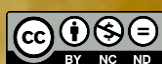
**Pr. Said SAIDI**

Centre de l'Enseignement Intensif des Langues,  
Université Batna 1 (Algérie),  
[incipit\\_said@gmail.com](mailto:incipit_said@gmail.com)

Soumission : **01.05.2024**

Acceptation : **20.07.2024**

Publication : **01.11.2024**



Les contenus de la revue Aporismos sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).

**Résumé** — Quelle communauté de destin peut-il donc y avoir entre un peuple et un arbre ; entre, plus exactement, les Adherbals et le palmier-dattier des premiers âges de l'humanité ? De quelle épaisseur historique cette rencontre fusionnelle peut-elle se prévaloir lorsque l'histoire se donne le privilège de réinterroger les mémoires des hommes primitifs selon les multiples trajectoires des événements fondateurs ? Il en émerge des pulsions mystiques qui contrarient trop souvent le fragile équilibre des temps passés, présents et futurs. Seuls les hommes soucieux de leur environnement naturel survivent aux désastres des actes irresponsables de leurs semblables imbus des principes de domination et des vices les plus abjects. Heureusement, la langue et les livres racontent perpétuellement les récits qui ont conservés les mots véritables.

**Mots-clés** : *Adherbals, palmier-dattier, langue, récit, mémoire.*

**Abstract** — What community of destiny can there be between a people and a tree; between, more precisely, the Adherbals and the date palm of the early ages of humanity? What historical depth can this fusional encounter claim when history gives itself the privilege of re-examining the memories of primitive men according to the multiple trajectories of founding events? Mystical impulses emerge from it that too often upset the fragile balance of past, present and future times. Only men who care about their natural environment survive the disasters of the irresponsible acts of their fellow men imbued with the principles of domination and the most abject vices. Fortunately, language and books perpetually tell the stories that have preserved the true words.

**Keywords**: *Adherbals, date palm, language, story, memory.*

« Le palmier dattier doit avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu » (Ancien proverbe arabe).

« Peut-être Dieu a-t-il créé le désert pour que l'homme puisse se réjouir à la vue des palmiers » (Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, 1988, p. 122).

Résultat d'un véritable miracle<sup>1</sup>, ce palmier<sup>2</sup> majestueux défait les siècles et les éléments, survivait aux cataclysmes et aux catastrophes qui sévissaient partout à travers la planète. Servi par plusieurs générations de la puissante tribu des Adherbals<sup>3</sup>, fiers montagnards, habitants immémoriaux de l'Atlas nord-africain, à l'âme pure, hautains et généreux, à l'image des territoires qu'ils possédaient, riches en sources et fontaines cristallines, vivifiantes<sup>4</sup>, et dont Hérodote disait qu'ils étaient une race d'hommes aux corps saints, agiles, résistant à la fatigue ; ils succombaient à la vieillesse, car il est rare que la maladie les emporte.

---

<sup>1</sup> « Un miracle, selon l'énergie du mot, est une chose admirable ; en ce cas, tout est miracle.

L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, sont des miracles perpétuels » (Voltaire, 1829, p. 205).

<sup>2</sup> « [Les citations] que nous apprennent-elles sur le statut accordé au palmier dans le système éthique des Arabes ? » (Foulon, 2019, p. 582).

<sup>3</sup> « Les Sahariens, dont l'équilibre alimentaire est partout précaire, ont un sens de l'observation particulièrement aigu pour tout ce qui touche de près ou de loin à leur vie agricole [...] » (Bruneau de Miré, 1960, p. 241).

<sup>4</sup> « [...] si l'on en croit Salluste, [...] la partie orientale de la Grande Numidie était, au moment du partage du royaume entre Jugurtha et Adherbal, la plus riche et la plus peuplée [...] » (Lassère, 2015, p. 86-87).

Autrefois, ce palmier trônait au milieu d'une immense palmeraie s'étendant sur une superficie nécessitant plusieurs semaines à un cavalier pour la traverser. Nul ne songeait à le faire, les Adherbals<sup>5</sup> étaient réputés au-delà des montagnes et même des mers, farouches paysans et invincibles combattants. Et les convoitises de ceux qui s'y aventuraient, tournaient aux désastres, ces riches propriétaires pacifiques levaient une armée déterminée en une heure à peine, dirigée par des stratèges hors pairs. De sorte que ces contrées vivaient une paix durable. Et les principautés voisines envoyaient des émissaires porteurs de fabuleux cadeaux en signe d'absence d'hostilité et même d'allégeance non avouée. Les Adherbals n'en avaient nul besoin<sup>6</sup>. Ils rendaient immanquablement la politesse, avec toutefois, des émissaires, impressionnants en fastes et en statures, avec une garde redoutable qui faisait fuir, loin, très loin, brigands et mercenaires.

Parmi les présents, figuraient des plants de palmiers de différentes espèces, à l'exclusion de la variété Degla, aux fruits les plus savoureux, véritables délices pour les yeux et les palais. Variété endémique de ces terres bénies et qui demeurera un monopole absolu des Adherbals. Rien ne surpassait la délicatesse exquise du goût de ces dattes. À peine étaient-elles égalées par les figues sèches conservées dans l'huile d'olives, aromatisée par quelques brins d'Izri, plante sauvage à la fragrance à nulle autre pareille, et qui elle aussi ne poussait que sur ces immenses territoires de bonheur, d'entente et de paix.

Certains royaumes ont tenté, à partir de noyaux de ces dattes exceptionnelles d'adapter Degla à leurs territoires, mais en vain. Toutes leurs pépinières aboutissaient, toujours et partout, à des plants rabougris, desséchés, sans fruits, hideux, tristes d'avoir été l'objet de tentatives d'exils de la terre des justes, de la Touiza qui permettait de réaliser, des travaux difficiles ou pénibles, en des temps records, dans la bonne humeur, la foi en la force de l'union désintéressée.

L'organisation sociale et économique des Adherbals relevait de la perfection<sup>7</sup>. Ce territoire infini était géré par un conseil de sages, élus publiquement par tous les adultes, en des réunions regroupant des milliers de personnes. La main levée signifiait la bénédiction octroyée à l'élu pour la charge sacrée de la direction et de la gestion du pays. Et nul ne contestait les décisions, très souvent unanimes, car justes et impartiales. Les travaux étaient répartis avec égalité et selon un régime de rotation basé sur la polyvalence et la flexibilité, car les enfants<sup>8</sup>, dès l'adolescence, étaient, en plus des

<sup>5</sup> Selon Camps (1985), « Adherbal [118-112 av. J.-C.] est le fils aîné de Micipsa [roi de Numidie] ». Lire avec fruit : *Œuvres complètes de Condillac*. Tome XII (1798).

<sup>6</sup> « Que le passé d'un homme est étroit et court, à côté du vaste présent des peuples et de leur avenir immense » (Chateaubriand, 1899-1900, p. 100).

<sup>7</sup> « Les peuples neufs croient trop volontiers que tout s'enseigne, que la vérité se communique en recettes, presque en comprimés. Les peuples plus évolués [...] tendent à mettre davantage l'accent sur la culture » (Siegfried, 1955, p. 72).

<sup>8</sup> « Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires, / Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin, / Apparaître un enfant, tête chère et sacrée, / Petit être joyeux, / Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée / Une porte des cieux [...] / Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime / Fait le jour dans notre âme et dans notre maison, / Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste / De tout ce qu'on rêva, / Considérez que c'est une chose bien triste / De le voir qui s'en va ! » (Hugo, 1856, p. 266).

enseignements de langue, de calcul, d'histoire, d'astronomie, effectivement associés, avec leurs maîtres, aux techniques de combats, aux travaux de l'agriculture, aux procédés de l'irrigation, de l'élevage, du tissage, de la bijouterie, de la forge, de la maçonnerie, de la poterie, de la menuiserie... De sorte que, en grandissant, les Adherbals, hommes ou femmes savaient tout faire, et accomplissaient, régulièrement, avec entrain et joie, les travaux auxquels ils étaient affectés. Dans une sorte de troc interne, très savamment construit, personne ne manquait de rien ni n'était rétribué plus ou mieux que les autres. Tous savaient compter, écrire et lire.

Certains, montrant des dispositions particulières pour l'un ou l'autre des domaines de formation, se spécialisaient dans une profession ou une autre, devenaient maîtres en la matière, mais avaient en charge les travaux communautaires, durant des périodes déterminées. Les mariages, les naissances, les décès mêmes étaient fêtés sobrement, sans gaspillage, ni ostentation car tous se sentaient égaux et solidaires. Les idylles étaient regardées avec bienveillance et les unions arrangées également. La solitude, l'ennui, l'envie, étaient inconnus pour les Adherbals et les larcins, et les crimes. Ces rudes montagnards considéraient la vie comme un cadeau et en jouissaient pleinement. La vieillesse et la mort arrivaient avec une sérénité inébranlable. Tous croyaient en Dieu, et le célébraient à chaque instant de l'existence, dans le respect de la nature et de tous les êtres vivants. Ce respect constituait le rituel omniprésent dans toutes leurs activités.

Mais le temps n'a de sens que dans les changements<sup>9</sup>. Que parce que des événements inattendus, imprévisibles, souvent tragiques, le ponctuent. Les malheurs arrivèrent sous les traits d'une belle princesse, fuyant un lointain pays et un mariage forcé, imposé et ourdi par une marâtre idiote, manipulée par une coalition de jaloux, d'envieux et surtout d'intrigants, viscéralement intéressés par la succession à un roi peureux et sans caractère. Auquel son épouse, à force de répétitions persuasives, fit croire, qu'une alliance avec un souverain voisin, bedonnant et lubrique, pouvait apporter une aide vitale en cas de conflits, très fréquents dans ces contrées mouvantes et funestes. La fugitive arriva sur une galère, partie avec des serviteurs fidèles, des gardes déserteurs, et des amis en mal de dépaysement qui s'ennuyaient dans ce petit royaume où le négoce éclipsait tout et où les marchands avaient une mainmise absolue sur tous les sujets. Accostant sur les côtes d'un royaume limitrophe et ami des Adherbals, la princesse exilée demanda l'hospitalité. Magnanime, le roi la lui accorda et lui fit don d'un fief sur le rivage où le bateau des apatrides s'est échoué. Qui devint comptoir, puis territoire, grignotant traitreusement le pays hôte.

Le négoce tourna en méfiances, en hostilités, en affrontements sporadiques, puis en guerre ouverte, la princesse ayant reçu de son ancienne patrie, par la mer, des renforts conséquents, les cupidités de ces marchands attisées par les richesses des terres et la bonté des autochtones, très généreux, offrant une partie de leurs récoltes abondantes. Les quémandeurs s'empressaient de la vendre à travers leurs comptoirs disséminés sur les rivages de cette mer que les royaumes alentour voulaient conquérir et ainsi, étendre leurs pouvoirs et leurs stratégies commerciales.

---

<sup>9</sup> Pour France, « les changements de régime ne changent guère la condition des personnes. Nous ne dépendons point des constitutions ni des chartres, mais des instincts et des mœurs » (1897, p. 243).

De fief en comptoir, cette plaie se transforma en colonie disposant d'une armée et d'une flotte, montrant ouvertement des prétentions expansionnistes. De sorte que ces intrus arrivèrent sur les terres des Adherbals. La vue de ces palmeraies s'étendant à perte de vue, décupla la folie de cette foule hétéroclite de soldats lourdement armés, aux montures caparaçonnées, de mercenaires, de marchands, d'individus douteux, tous dépourvus de scrupules et animés du diabolique instinct de destruction de tout ce qu'ils ne pouvaient voler ou posséder.

Surpris au début, les Adherbals, lâchèrent leurs parchemins, leurs tablettes de calcul, leurs outils agricoles, leurs marteaux de forges, leurs burins, leurs truelles, leurs écheveaux et prirent leurs armes. Leur bravoure légendaire et leur parfaite connaissance du terrain mirent rapidement les envahisseurs en déroute. Le sang et les corps des ennemis engraisèrent encore plus cette terre bénie par l'effort et la solidarité, produisant encore plus de richesses chez ses propriétaires et une obsession grandissante de conquête et de stupide vengeance chez leurs désormais voisins et ennemis. Des décennies d'expectatives et de vigilances s'étirèrent. Avant que le malheur ne déferlât à nouveau avec d'autres envahisseurs, plus nombreux, mieux armés, beaucoup plus sanguinaires, et surtout disposant de légions qui brûlaient tout sur leur passage.

Les Adherbals durent se rendre à cette évidence meurtrière. Ces nouveaux agresseurs n'étaient pas immédiatement cupides, le blé qui les intéressait avant tout poussait encore mieux sur les terres calcinées qui mettaient des jours à refroidir. Et leurs palmeraies en flammes se transformaient en obstacles infranchissables, protégeant leurs ennemis, progressant inexorablement, et construisant de véritables forteresses sur les territoires conquis par la destruction des incendies, et cette barbarie héréditaire.

Le pays des fiers Adherbals, pacifiques et casaniers, se consumait et rétrécissait. Ils en reprenaient bravement quelques contrées, en taillant en pièces leurs ennemis, mais les incendies reprenaient avec plus de férocité et ouvraient de nouvelles brèches dans leurs lignes de défenses. Les vallées, naguère verdoyantes d'étendues de blé, d'herbes grasses et de fourrages, les flancs des montagnes, autrefois boisés et couverts de maquis et de vergers paradisiaques, se dénudaient, leurs sols se craquelèrent. L'eau cristalline des rivières et des sources noircissait et complétait la douloureuse désolation. Les troupeaux subissaient les privations et les faims, levaient sur leurs bergers des regards tristes et résignés, et semblaient comprendre ce qui arrivait. Même les caprins, alertes et capricieux, devenaient amorphes et sans cesse aux aguets, flairant les menaces à venir. Les chiens hurlaient à mort et regardaient l'horizon avec frayeur.

Les Adherbals se retranchèrent sur les flancs des montagnes les plus élevées, abandonnèrent leurs meilleures terres, leurs cités ombragées, leurs écoles accueillantes, leurs bibliothèques calmes, aux silences feutrés, leurs ateliers ingénieux et productifs, leurs silos regorgeant de céréales et leurs meules de foin artistiquement érigées. La famine menaçait, et vint à manquer l'antique Ziraoui qui revigorait rapidement les hommes, rendait les femmes audacieuses et impatientes, les adolescents timides et songeurs, les enfants sages et studieux. Les adultes se privèrent au profit de leur progéniture. Et inventifs et travailleurs, ils labourèrent des parcelles durement gagnées sur les hauteurs, replantèrent des arbres fruitiers, reconstruisirent des villages, des maisons, des écoles, rouvrirent des bibliothèques, des ateliers, des moulins, mais

en nombre réduit. Et dans leur foi inébranlable en l'avenir, ils commencèrent à se réunir, à planifier des harcèlements continus contre les envahisseurs, à tendre de fulgurantes embuscades à leurs convois de ravitaillements et d'acheminements de denrées vers cet empire dominant une grande partie des terres entourant cette mer où de grands peuples ont été soumis par la brutalité sanguinaire et la sauvagerie gratuite de ces colons inhumains.

Le second malheur frappa soudainement sous la forme d'un mal inconnu, transmis par les intrus, évoluant rapidement en épidémies dévastatrices et emporta plus de la moitié de ces fiers montagnards. Les remèdes traditionnels ne furent d'aucune utilité, le mal n'ayant pas de symptômes, ni de signes avant-coureurs. Cet ennemi invisible décima encore plus traitreusement les Adherbals qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Le mal insidieux leur porta un coup encore plus fatal que les légions incendiaires et envahissantes. Ils avaient une vision cosmique de l'univers au centre duquel ils plaçaient Dieu, omniprésent. Ils le voyaient dans l'eau cristalline d'une source, dans le creux de leurs mains portant cette même eau à leurs lèvres, dans l'apaisement de cette soif toujours générée par un travail utile, un effort constructif. Dans l'envol gracieux d'un papillon, d'un oiseau. Dans les bonds joyeux d'un chevreau. Dans les yeux doux de sa mère attentive. Dans les bourgeons printaniers des arbres qu'ils vénéraient sans distinction. Jusques dans les brins des herbes de toutes sortes. Et ne croyaient qu'à ce qu'ils pouvaient voir, toucher, sentir. Ce mal les pétrifiait et les neutralisait durablement.

Beaucoup plus tard, cet éparpillement sur les flancs abrupts des montagnes aux sommets enneigés une grande partie de l'année, permit aux Adherbals, de se perpétuer, de devenir plus forts et plus résistants, mais leur a fait perdre un savoir séculaire, aussi bien technique, économique que social. Leurs terres communautaires furent dispersées et appauvries par ces conquérants qui finirent par se battre entre eux et par ne plus pouvoir imposer leur autorité arrogante sur tous les territoires occupés. Des soulèvements continus lézardèrent profondément cet empire inexplicablement construit. Qui finit par être envahi à son tour par des voisins venus de terres froides et brumeuses. L'effondrement fut brutal et douloureux et des concessions impensables furent faites à ces nouveaux conquérants.

Le temps, comme pour soulager les Adherbals, s'accéléra. Et les événements se reproduisirent. Presque à l'identique. Emportant des pans entiers de ces territoires stables, justes, fondés sur le respect de l'homme et encore plus sur celui de la nature. Des envahisseurs arrivés d'ailleurs chassaient leurs prédécesseurs avec plus de férocité et de destructions gratuites. Qui parlaient d'un livre saint et de prophète en brandissant haut des glaives ensanglantés. Qui voulaient ériger un empire sur lequel le soleil ne se coucherait plus, en assombrissant les horizons par des redevances exorbitantes et corruptrices. Qui arrivaient sur une flotte pour dépecer cet empire fallacieux, sous un prétexte encore plus fallacieux. Et traçaient des frontières artificielles pour une hégémonie utopique et portant en elle les germes mêmes de sa destruction. Qui se croyaient instruits par l'histoire de cette terre généreuse, féconde et ensoleillée. Les Adherbals, de plus en plus isolés sur leurs montagnes, se scindèrent en plusieurs groupes, s'oublièrent, rompirent les liens ancestraux, perdirent toutes leurs terres des vallées, leurs cités ombragées et paisibles et se groupèrent çà et là, dans des hameaux,

érigés sur des promontoires difficilement accessibles. Nul ne songeait à s’y aventurer. Leurs capacités à se défendre et leur bravoure légendaire s’étant encore plus développées. La réduction drastique de leurs ressources et l’eau riche en minéraux des montagnes les rendit encore plus robustes, plus agiles, plus endurants. De leurs palmeraies, leurs vergers, leurs plaines infinies de blé et d’orge, ne subsistaient que quelques parchemins insignifiants devant les expropriations et la désolation semée par ces cohortes barbares.

Ces bouleversements, accompagnés de découvertes techniques, d’armes de plus en plus destructrices, de mœurs relevant plus de la perversion que de la raison et du bon sens, scellèrent le destin des Adherbals, et celui d’autres peuples pacifiques et autochtones. Puis très rapidement, celui de l’humanité entière. Ironique et insaisissable, devant cette futilité des humains, le temps s’accéléra encore plus devant leur vaine frénésie, dans leur puérile tentative d’aller plus vite que lui. Très vite, toutes les inventions versèrent dans cette optique et revêtirent l’aspect d’une pandémie, infectant la planète entière et contaminant tous les esprits. Les humains inventèrent une lumière artificielle qui concurrença le soleil et tous les feux réunis, éclaira tous les recoins, élimina la nuit, l’obscurité et ses vertus, illumina les villes, les villages, les maisons et les lieux de travail et surtout de loisirs, mais paradoxalement obscurcit les cœurs et les esprits. Puis ils portèrent le coup de grâce à leur fragile planète en la saignant. Le sang de la terre rendit les hommes fous, et les fit se livrer des guerres, plus destructrices que tout ce que les humains connurent auparavant. Ils défigurèrent des plaines, des montagnes, des falaises, des rivages et des plages paradisiaques, des déserts somptueux et enchanteurs pour étendre des routes sur lesquelles des engins livrèrent un combat continu au temps, en voulant aller toujours plus vite. Lesquels engins se déclinèrent sous des formes de plus en plus bruyantes, de plus en plus suicidaires, jusqu’à voler dans les airs et donner une impression grisante de puissance et de suprématie.

Devant et accompagnant ce déferlement, le savoir humain s’étendit, et devint si impressionnant qu’il fallut le diviser, inventer la notion de spécialité, et faire des humains des ennemis bornés et pétris de suffisance et d’orgueil. Ces spécialistes croyaient détenir un savoir total sur leur domaine, alors qu’ils ignoraient l’essentiel sur tout. Proclamés gourous et nouveaux prophètes du développement, ils précipitèrent le délabrement de la vie sous toutes ses formes, de l’intelligence qui la préservait continuellement. Sentiments et actes qui les menèrent tout naturellement, obnubilés par la cupidité, à l’ambition de l’abondance, en tout. Puis aux gaspillages systématiques. Et aux appauvrissements qui en découlent. Ceux des océans, des fleuves, des eaux, des sols, des forêts, de la flore, de la faune, et surtout de l’air.

Les humains, déjà systématiquement ennemis les uns des autres dans cette société du profit et de l’abondance, de la recherche du confort, du loisir, de l’égoïsme les rendant indifférents les uns aux autres, inventèrent des techniques et des objets de plus en plus sophistiqués pour communiquer croyaient-ils, jusqu’à dépendre complètement de petits bidules de verres, rétrécissant l’horizon à la taille de leurs mains, les mettant dans un état de perpétuelles détresses. Alors qu’ils pouvaient communiquer d’un continent à un autre, ils devinrent systématiquement et définitivement sourds les uns aux autres. Les livres tombèrent en désuétude, les mots se réduisirent à de

pauvres symboles, les réalités s'estompèrent devant leurs pâles reflets sur ces jouets pathétiques, source d'un nivellement très bas dans la sottise la plus étincelante.

Cet état entraîna l'extermination des peuples sages et respectueux de leurs semblables et surtout de la nature, avec des techniques et des armements relevant de la lâcheté et de la couardise, et à rendre minoritaires certains autres, en les submergeant de pathétiques médiocrités, de désolantes fourberies. La cupidité, vice inguérissable des crétins invétérés, s'empara de cette sous-catégorie des primates et engendra le consumérisme avec comme support incontournable et imparable, l'emballage. Qui, souvent, dépassait en attrait le produit lui-même. Il se trouva que les humains inventèrent une matière idéale pour contenir quasiment toutes les marchandises. Elle était incassable, imperméable, imputrescible, résistait à tous les liquides corrosifs, très légère, épousait toutes les formes, avait des couleurs attractives et séduisantes, se déclinait sous divers aspects, mais ne se détériorait pas et polluait pendant très longtemps, des siècles affirmaient certains spécialistes. De sorte qu'elle envahit, très rapidement la planète entière et causa en tant que déchets, des dommages irréversibles.

Une jeune princesse, blonde comme les blés des Adherbals, adolescente visionnaire, citoyenne d'un riche pays, propre, paisible, organisé, a bien tenté d'éveiller la conscience<sup>10</sup> du monde, mais hélas, les décideurs adultes de différentes nations ne l'écoutèrent guère et le souverain du pays le plus pollueur de la planète, vaniteux, stupide jusqu'à l'imbécilité et à la déficience mentale, la rabroua, se moqua d'elle. Écouté, suivi en cela par tous les suzerains, zélés, soumis, serviles, aveugles. L'humanité entière l'oublia très vite, car ne la voyant que rapetissée, virtualisée à travers ces bouts de verre maléfiques et le délabrement de la planète se poursuivit inéluctablement.

En peu de temps, cette matière et d'autres, devinrent un magma innommable, qui, combiné au réchauffement mortifère de la terre causé par la frénésie des hommes, firent fondre les neiges et les glaces, gardiennes de l'équilibre vital de la vie. Les océans s'épaissirent, se muèrent en fange, en boue, paralysant les côtes, emprisonnant les villes devenues gigantesques dans une gangue indestructible et suffoquante, paralysant leurs monstrueux engins flottants. Les humains, soudain manquant de tout, s'affrontèrent avec encore plus de violences et de génocides. Ils ne pouvaient comprendre qu'ils s'anéantissaient dans l'anéantissement des autres, animés qu'ils étaient par un individualisme et un égoïsme féroce cultivés depuis des millénaires. Les émanations nauséabondes et pestilentielles engendrèrent de violentes pluies toxiques, asphyxièrent pratiquement toutes les formes de vies sur terre. Loin dans les territoires, quelques végétaux rabougris, desséchés, poussiéreux, faisaient misérablement subsister des créatures rampantes ou carapacées. Ne restaient que des hordes humaines qui régressaient dangereusement, se nourrissaient de racines et d'insectes coriaces, et survivaient péniblement en se déplaçant sur de grandes distances, menées par un instinct de survie inébranlable. Instinct auquel elles obéissaient aveuglément au détriment des autres, devenaient plus sanguinaires que jamais. Les plus robustes rencontraient des vestiges, les restes de ce qui a fait tout sombrer. Les restes de ce que l'on appelait autrefois, il y a bien longtemps, la civilisation. Mais ce mot ne voulait plus rien dire. Autant ce que les humains prenaient pour le progrès

---

<sup>10</sup> « La conscience éclaire donc de sa lueur, à tout moment, cette partie immédiate du passé qui, penchée sur l'avenir, travaille à le réaliser et à se l'adjoindre » (Bergson, 1939, p. 90).

s'était étendu sur toute la planète, autant l'engloutissement fut proportionnellement destructeur.

Anciennement, les humains dressaient des totems et érigeaient des obélisques pour concrétiser leur humilité et se rappeler constamment qu'ils étaient petits. Puis ils inventèrent tant de choses et se sentirent si grands, si arrogants surtout, qu'ils agrandirent et élevèrent encore plus leurs totems et leurs obélisques pour y habiter, vivre, travailler, certains sans jamais les quitter, et sans s'en rendre compte, ils devenaient exagérément petits. De sorte que les objets hétéroclites, les monuments et autres constructions, effondrés et sans les vues générales et les contextes leur donnant sens, devenaient bizarres et obtus pour ces survivants dégénérés. Les déserts s'étendaient avec une rapidité fulgurante, jonchés de squelettes et de carcasses calcinés par une chaleur inédite sur cette planète jadis bleue. Les rares points d'eau noircie, opaque, provoquaient des combats atroces.

Les Adherbals, hautains et fiers, n'échappèrent pas à l'hécatombe. Ils gardèrent cependant leur langue qui enjambait avec enjouement les endiguements et les frontières. Cette langue riche en phonèmes, en synonymes, en figure de style, en poésie omniprésente et naturelle, leur donnait une capacité atavique à apprendre très rapidement les autres langues, et à les maîtriser mieux que les locuteurs naturels de ces mêmes langues. Plusieurs fois millénaire, cette langue, persista en tant que langue orale, ne fut plus enseignée officiellement, si ce n'est à travers les transmissions générationnelles, et une littérature pérenne et dotée d'une longévité exceptionnelle. Et l'on découvrit que l'un des hommes les plus illustres, à la tête d'une armée réduite, par un discours célèbre d'éloquence, resté dans les mémoires, galvanisa assez ses hommes peu nombreux pour vaincre, sur l'autre rive de cette mer enclavée, loin de chez eux, envoyés là par l'un des envahisseurs par fourberie et trahison, dans le seul but de les faire périr. La postérité, l'histoire, donnèrent son nom au détroit qu'il traversa, l'un des plus fréquentés depuis par les navigateurs de toutes les mers du monde. Et l'on découvrit que l'initiateur d'un genre devenu dominant et à l'origine de véritables industries tentaculaires des loisirs et des spectacles n'étaient autres que des Adherbals.

Les Adherbals ne furent donc pas épargnés, et disparurent en masses silencieuses et localement solidaires. Mais au centre exactement de leurs territoires anciennement immenses prospérait un majestueux palmier, miraculeusement seul rescapé des centaines de milliers de ses semblables, signe tangible de cette prospérité disparue, désormais entouré de désolations et de poussières vénéneuses. Inexplicablement verdoyant et saint, incroyablement fécond, il nourrissait trois générations de survivants de ces fiers montagnards, Aksel, le grand-père, Aglad, le père, et Amnay le petit-fils. Ils étaient les derniers maillons de leur lignée légendaire qu'Aksel leur racontait quotidiennement, dans cette langue si expressive, imagée et poétique. Il leur rappelait de grands noms de souverains, humains, prônant le savoir, l'égalité, la justice, la solidarité, braves vainqueurs de leurs ennemis, craintivement passés sous silence par les différents envahisseurs, que la postérité condamnait à l'unanimité.

Le miracle dépassait la seule existence du palmier. Outre une production permanente, abondante, les fruits sucrés poussaient, mûrissaient en une nuit, Hazdayth, en effet, inspirait une crainte magique, une terreur presque, aux hordes indescritibles qui s'aventuraient sur cette unique oasis. Les plus sanguinaires, à sa vue, se prosterner-

naient longuement, humblement, retrouvant cette part d'humanité originelle, et des rictus ressemblant aux sourires, que les humains ont oublié depuis bien longtemps, s'ébauchaient sur leurs grossiers traits. La vue des trois Adherbals, sereins, propres, saints, élégamment vêtus, à l'apparence prospère, les plongeait instantanément dans la stupéfaction, l'admiration, sentiments qu'ils n'avaient jamais ressentis auparavant. Quand Aksel, souriant, leur offrait gentiment des branchettes de dattes, dodues, mielleuses, lumineuses, ils tendaient la main avec un respect craintif, et alors que durant toute leur existence ils se sont battus à mort pour des lambeaux innombrables, les chefs distribuaient aux leurs cette offrande inespérée qui les mettait en extase, en transes. Puis, ils repartaient, toujours sans se retourner, disparaissaient à l'horizon poussiéreux et mouvant de mirages brûlants et impitoyables, sans jamais revenir. Certains arrivaient avec des intentions ouvertement hostiles, belliqueuses, mais, à la vue des yeux perpétuellement rieurs d'Aksel, baissaient les leurs, et les corps, amorphes, pétrifiés, muets, attendaient très sagement l'offrande.

Amnay, le petit fils, agile et d'une souplesse à toute épreuve, était toujours juché sur l'une des solides branches du palmier, occupé à cueillir les lourds régimes de dattes succulentes à la vue et au palais. Délicatement, il les descendait à l'aide d'une corde tressée très résistante. Aglad, son père, les disposait avec soin, entre les mains d'Aksel, centenaire, mais encore assez alerte de corps et d'esprit, pour offrir ces fruits paradisiaques et rappeler les temps de la grandeur des Adherbals tout aussi paradisiaques. Nul ne savait où ils habitaient, avec qui, si ce n'est qu'ils étaient les gardiens et les propriétaires légitimes de cette ultime offrande de Dieu, toujours présents sur les lieux, au milieu de ces délabrements, de ces désolations planétaires. Les hordes venaient de très loin pour voir cette incroyable et unique merveille. Ils retrouvaient, devant cette splendeur, le fonds humain, depuis bien longtemps disparu, nostalgiquement évoqué par certains individus, les plus âgés, devant les borborygmes incompréhensibles de leurs compagnons plus jeunes.

De nuit, Hazdayth était entouré d'un doux halo de lumière, et personne n'osait s'en approcher. Tout autour, l'atmosphère était d'une fraîcheur bienfaisante, et l'air étonnamment léger, originel, vivifiant. Aksel, Aglad, et Amnay, reproduisaient, en nombre très réduit ce qu'ont vécu leurs ancêtres, jadis, naguère, autrefois. Authentiques autochtones, généreux, magnanimes, désintéressés, fiers, ils se montraient concrètement reconnaissants pour ce don extrême et n'avaient d'autres préoccupations que de servir Hazdayth, offrir leurs dattes providentielles et assumer cette lourde charge, dans un respect absolu de tous et de tout. Sans envies, sans craintes, sans cupidités, ils jouissaient sereinement de cette existence paisible, pleine d'activités saines, sans attente de reconnaissances, de gratitude, de rétributions.

Rien ni personne ne les impressionnait, ils demeuraient imperturbables devant les apparences les plus hideuses, les maigreurs les plus effrayantes, les blessures les plus pathétiques. Rien ne les contentait autant que la docilité spontanée de leurs visiteurs, hôtes de quelques minutes intenses et inoubliables. Aksel commentait doctement aussi bien les groupes que les individus isolés qui de temps en temps venaient les voir, et devinait leurs provenances, leurs pérégrinations, et leurs désarrois devant ces décrépitudes chroniques. Aglad et Amnay s'étonnaient devant son savoir, et invariablement, le grand-père leur répondait qu'il y a bien longtemps, les Adherbals possé-

daient en nombres impressionnants, ce que les humains avaient de plus précieux, des livres. Il ajoutait régulièrement, après un silence songeur, qu'il a eu l'occasion d'en lire quelques-uns.

Et comme à chaque fois, il baissait les yeux sur le sol et tandis qu'un sourire et un éclat malicieux dans les yeux illuminaient son visage, il regardait attentivement, ce qu'il était le seul à voir, les très jeunes pousses vertes, qui, lentement, inexorablement, s'étendaient autour de Hazdayth.

## Références

- BERGSON, Henri (1939). *Matière et Mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : PUF. [https://classiques.uqam.ca/classiques/bergson\\_henri/matiere\\_et\\_memoire/matiere\\_et\\_memoire.pdf](https://classiques.uqam.ca/classiques/bergson_henri/matiere_et_memoire/matiere_et_memoire.pdf)
- BRUNEAU DE MIRÉ, Philippe (1960, avril-mai). « Les insectes “rhinocéros” du Palmier Dattier (Col. Scarabaeidae, Trib. Dynastini) ». *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 7, n° 4-5, p. 241-255. Consulté le 9 juin 2024. [https://www.persee.fr/doc/jatba\\_0021-7662\\_1960\\_num\\_7\\_4\\_2606](https://www.persee.fr/doc/jatba_0021-7662_1960_num_7_4_2606)
- CAMPS, Gabriel (1985). « Adherbal ». *Encyclopédie berbère* [Online], Vol. 2 : Ad – Ağuh-n-Tahlé, p. 125-126. Édusud : Aix-en-Provence. <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/853>
- CHATEAUBRIAND, François René (1899-1900). *Mémoires d'outre-tombe*. Tome 1 – introduction, des notes et des appendices par Edmond Biré. Paris : Garnier frères. Consulté le 9 juin 2024. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9726733q>
- COELHO, Paulo ([1988] 1994). *L'Alchimiste*. Éditions Anne Carrière, J' Ai lu. Consulté le 9 juin 2024. <https://ia601800.us.archive.org/34/items/paulo-coelho/Coelho-Paulo-Lalchimiste.pdf>
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de (1798). *Œuvres de Condillac – Cours d'études. Histoire ancienne*. Paris : de l'Imprimerie de CH. Houel. Consulté le 9 juin 2024. <https://www.e-theca.net/bibliothecavirtualis/autori/condillac/opere/CondillacOeuvres12.pdf>
- FOULON, Brigitte (2019). Les citations probantes du Livre du palmier (Kitāb al-Naḥl) d'Abū Ḥātim al-Siğistānī (m. 255/869). *Arabica*, vol. 66, n° 6, p. 582-605. Consulté le 9 juin 2024. <https://www.jstor.org/stable/26867179>
- FRANCE, Anatole (1897). *L'orme du mail*. Paris : Calmann Lévy. Consulté le 11 juin 2024. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86002786#>
- HUGO, Victor (1856). *Les Contemplations*. Édition du Groupe « Ebooks libres et gratuits » [2006]. Consulté le 11 juin 2024. [https://www.argotheme.com/hugo\\_contemplations.pdf](https://www.argotheme.com/hugo_contemplations.pdf)
- LASSÈRE, Jean-Marie (2015). *Africa, quasi Roma (256 av. J.-C. – 711 ap. J.-C.)* Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, p. 01-784 [Études d'antiquités africaines, 1]. Consulté le 9 juin 2024. [https://www.persee.fr/doc/etaf\\_0768-2352\\_2015\\_mon\\_1\\_1](https://www.persee.fr/doc/etaf_0768-2352_2015_mon_1_1)
- LA MALLE, Adolphe Jules César Auguste Dureau (de) (1852). *L'Algérie – Manuel Algérien, histoire des guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales, accompagnée d'examen sur les moyens employés anciennement pour la conquête et la soumission de la portion de l'Afrique septentrionale nommée aujourd'hui l'Algérie*. Paris : Firmin Didot frères. [https://books.google.dz/books/about/L\\_Alg%C3%Agrie.html?id=uiQE7DAPKhUC&redir\\_esc=y](https://books.google.dz/books/about/L_Alg%C3%Agrie.html?id=uiQE7DAPKhUC&redir_esc=y)
- SIEGFRIED, André (1955). *La Fontaine : Machiavel français*. Ventadour.

VOLTAIRE (1829). *Dictionnaire philosophique*. Tome 6. Paris : chez Lequien Fils, Libraire, Collection des Meilleurs Ouvrages de la Langue Française. Consulté le 15 juillet 2024.

[https://books.google.fr/books?id=ZloMAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=ZloMAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)

### **Pour citer cet article**

Said SAIDI, « Hazdayth : Sur Terre, un palmier », *Aphorismos*, vol. 1, no 1 – novembre 2024, p. 19 – 30.